

Notes de lecture

The language of content strategy

Scott Abel et Rahel Anne Bailie

XML Press, 2014

Avec *The Language of Content Strategy*, Abel et Bailie proposent un ouvrage, sous forme de lexique, où sont colligés et décrits 52 termes employés dans un champ d'expertise à la croisée de l'architecture d'information et de la rédaction professionnelle : la stratégie de contenu. Premier ouvrage de la série *The Content Wrangler Content Strategy Book*, cette initiative cerne un réel besoin et s'inscrit parfaitement dans l'évolution de cette activité professionnelle qui connaît actuellement une popularité croissante. Abel et Bailie annoncent que l'ouvrage vise à compléter les savoirs disciplinaires en stratégie de contenu et à baliser ce champ d'expertise par la mise en place d'un périmètre terminologique de base nécessaire à son développement et à sa maturation.

Pour ce faire, Abel et Bailie font appel à 50 contributeurs, lesquels prennent chacun la responsabilité d'une entrée du lexique. On relève non seulement la participation d'experts de la stratégie de contenu, comme Colleen Jones et Margot Bloomstein, mais aussi de spécialistes de champs associés, souvent interreliés, tels que l'architecture d'information, la rédaction professionnelle, le marketing et les technologies de l'information. Il est à noter que la grande majorité des contributeurs sont avant tout des praticiens. Certains agissent à titre de consultants et d'autres travaillent dans des agences ou pour des entreprises de grande taille (eBay, Facebook, IBM, HSBC, etc.).

L'ouvrage comporte cinq parties. Dans la première (*core concepts*), les notions centrales de la stratégie de contenu (ex. : contenu, cycle de vie du contenu) sont définies. La deuxième partie (*core deliverable*) traite des principaux livrables attendus d'un expert de ce champ, comme l'inventaire et l'audit de contenu. On aborde en troisième partie (*technical concepts*) différents concepts et outils relatifs à la technologie tels que la réalité augmentée et les systèmes de gestion de contenu – expression mieux connue sous l'appellation anglaise *Content Management System (CMS)*. Si la deuxième partie présente les livrables principaux, la quatrième (*extended deliverable*), quant à elle, propose une liste de dispositifs et de méthodes habituellement attribués à des champs

connexes, mais que l'expert en stratégie de contenu peut aussi mettre à profit dans ses interventions professionnelles. On pense notamment au modèle de gouvernance et à la charte éditoriale. Pour ce qui est de la cinquième partie (*global content*), celle-ci présente des notions relatives à la traduction et à la transformation d'un contenu dans un contexte d'internationalisation et, à l'opposé, à son adaptation en fonction de certaines réalités régionales (sociales, culturelles, économiques, etc.). Dans l'ensemble, le choix des termes semble cerner adéquatement le champ d'expertise de la stratégie de contenu.

Chaque entrée adopte une mise en page disposée sur deux pages opposées. Sur la page de gauche, le terme ou l'expression est défini en quelques lignes. Dans le bas, le contributeur se présente en décrivant ses expertises principales et ses expériences professionnelles, puis fournit ses coordonnées (courriel, site web, Twitter). C'est sur la page adjacente que le terme est décrit plus en détail et où l'on fait valoir la pertinence de ce concept pour l'expert en stratégie de contenu. Malgré leur légitimité manifeste, les définitions et les descriptions comportent toutefois plusieurs faiblesses majeures. D'abord, on pourrait s'attendre à ce que les entrées présentant des composantes centrales à la stratégie de contenu (comme le concept de *contenu* ou la définition du champ d'expertise) soient traitées avec plus de profondeur et de nuances. De plus, nous déplorons l'absence quasi totale de références bibliographiques et de ressources complémentaires pour soutenir et enrichir les propos des contributeurs. Certains pourraient alléguer que cette vacuité documentaire est imputable au manque de recherche et de publications scientifiques dans le champ. Or, même si plusieurs concepts, notamment ceux relatifs aux livrables, comportent en effet peu d'appuis issus de ce milieu, une majorité de notions présentées sont relativement bien pourvues du côté des publications destinées aux professionnels (articles de revue, billets de blogues, ouvrages, conférences, etc.). En outre, des concepts attestés depuis un certain temps comme *métadonnées*, et *XML*, sont abondamment documentés en sciences de l'information et en informatique. Par voie de conséquence, on ne s'étonnera pas que nombre de définitions semblent laisser transparaître l'unique vision de leur auteur et n'abordent qu'en surface des concepts pour le moins complexes.

L'ouvrage est présenté comme une publication multiformat à source unique (*single-source, multichannel publishing*). C'est-à-dire qu'un même contenu se décline en plusieurs versions, chacune adaptée pour un canal informationnel distinct. Ainsi, en plus du livre (en version papier et électronique), un site web dédié à l'ouvrage (<http://www.thelanguageofcontentstrategy.com/>) publie chaque semaine une entrée du lexique. Sur le site, chaque occurrence est enrichie par l'ajout d'une photographie du collaborateur, de la version audio du texte et, parfois, de quelques hyperliens – fort appréciés – vers des contenus

complémentaires. Enfin, il est aussi possible de se procurer les 52 descriptions sous la forme d'un paquet de cartes. Une exemplification des usages possibles de ce dernier artéfact aurait toutefois été nécessaire, car son utilité laisse quelque peu dubitatif.

S'il figure dans la lignée des multiples ouvrages sur la stratégie de contenu publiés ces dernières années (*Clout*, *Content Everywhere*, *Content Strategy for the Web*, etc.), *The Language of Content Strategy* se distingue par sa volonté affirmée de contribuer au développement et à la standardisation d'un vocabulaire expert en stratégie de contenu. Nous regrettons toutefois ses sérieuses carences sans lesquelles cet ouvrage constituerait une référence centrale dans ce champ d'expertise en pleine expansion, en grand besoin d'un appareil descriptif clair et d'un contenu disciplinaire mieux établi.

ISABELLE SPERANO

École de design, Université Laval

Transmettre, apprendre

Marie-Claude Blais, Marcel Gauchet, Dominique Ottavi

Éditions Stock, 2014

Partant du diagnostic que notre société est aujourd'hui une société de connaissance et non plus une société de transmission, Marie-Claude Blais, Marcel Gauchet et Dominique Ottavi proposent de revenir sur les notions de transmission et d'apprentissage afin d'appréhender les questions de la construction des savoirs et des défaillances du système éducatif actuel.

Leur réflexion prend la forme d'un retour historique sur les évolutions des pratiques pédagogiques au regard de l'émergence de la notion d'apprentissage au dépend de celle de transmission. Le livre s'organise en cinq parties : Le sacre de l'apprenant, Résistances de la transmission, Comment apprend-on ? Théories et débats, Pour une phénoménologie de l'apprendre et Faut-il encore apprendre à l'ère d'Internet ?

Naissance d'un nouveau modèle éducatif

La première partie propose de préciser les transformations du système éducatif depuis les années 1970. L'hypothèse des auteurs est que l'évolution de la société s'est accompagnée du passage d'une *société de tradition* à une *société de connaissance*. Ils considèrent que cela s'est traduit, à l'école, par l'apparition d'un modèle éducatif centré sur *l'acte d'apprendre* et non plus sur *l'impératif de transmettre*.

Les auteurs expliquent que les cadres théoriques, proposés notamment par Gramsci et Durkheim qui associaient l'éducation à la transmission d'une génération à une autre se sont écroulés dans les années 1970 lorsqu'ils se sont trouvés confrontés à une nouvelle logique sociale de l'individu, l'individualisme, aux principes fondateurs antagonistes d'une transmission générationnelle. Pour les auteurs, l'ouvrage *Une société sans école* d'Ivan Illitch, paru en 1971, apporte des éléments sur ces incompatibilités et sur les critiques de l'époque visant l'éducation dite « traditionnelle », à savoir la perte de légitimité de l'institution scolaire, l'aliénation scolaire/formatage, la reconnaissance des besoins d'autrui, la passivité de l'élève, le souci de redonner du sens au milieu, ou encore l'organisation des réseaux de savoir). En effet, ils considèrent que l'analyse d'Illitch, si elle présente un échec de surface, échec des méthodes pédagogiques qu'il a proposées notamment, possède une dimension prophétique sur le fond. C'est cet ensemble échec-analyse de fond qu'il convient de retenir car il se veut à l'image de la problématique de notre société. Pour les trois chercheurs, il est indispensable de clarifier nos attentes et nos exigences afin de proposer un cadre pédagogique consensuel et efficient.

Résistances de la transmission

La deuxième partie de l'ouvrage questionne ce que l'on appelle aujourd'hui *la crise de la transmission*. Elle met en exergue l'idéologie dominante selon laquelle le savoir individuel doit être construit activement par l'individu lui-même.

Les auteurs s'interrogent sur le terme même de transmission. Ils proposent deux approches fondées sur les triades transmission/communication/socialisation et transmission/tradition/traduction, renvoyant respectivement à des concepts de temps/espace/continuité/transmission horizontale et de mémoire/déformation/réappropriation. Ils analysent ensuite les transmissions dites existentielles que sont les transmissions psychiques, morales et cognitives, au regard des travaux de P. Bourdieu, J-C. Passeron, F. Gros, J-P. Terrail, G. Compayré, B. Lahire, R. Boudon ou encore A. Lareau. L'ouvrage insiste en particulier sur trois aspects de l'analyse primordiale des transmissions cognitives que les auteurs présentent comme le champ le moins exploré mais néanmoins crucial de la transmission : la transmission de la langue, du « capital culturel » et du projet social et professionnel ainsi que du sens des institutions.

De l'étude qu'ils proposent de ces différentes transmissions surgit un paradoxe pour les auteurs : la transmission est plus que jamais présente dans la société, sous la forme d'une éducation implicite et pourtant elle est décriée, récusée, dans les pratiques pédagogiques actives qui ont fait naître le statut

« d'apprenant ». Les philosophes associent ce statut à la négation de ces transmissions non éducatives, et cela engendre, pour eux, le risque de voir les inégalités se creuser et le débat s'enliser dans une impasse.

Théories de l'apprentissage

Les troisième et quatrième parties de l'ouvrage proposent une étude des évolutions théoriques et pratiques relatives à l'apprentissage. Les auteurs montrent, notamment à travers les travaux de Vygotski, que la responsabilité de l'impasse précédemment abordée revient à Jean Piaget qui a mis l'accent sur les aspects structurels et sur les lois biologiques des opérations mentales, sans tenir compte de l'activité sociale de l'enfant et de l'importance de l'expérience. Ils mettent en avant plusieurs points de blocage dans la mise en place d'une bonne stratégie d'apprentissage, à savoir que les savoirs méthodiques ne s'acquièrent pas simplement par intérêt ou par plaisir, que les missions de l'école sont de plus en plus larges alors que, parallèlement, son autorité institutionnelle et collective s'affaiblit. L'école ne transmettant plus de valeurs, c'est le cadre familial qui permet la construction des repères symboliques, ce qui génère des risques d'accroissement des inégalités puisque les transmissions familiales sont différenciées. De surcroît, la langue et la maîtrise de l'écrit ne doivent pas être restreintes à un aspect pratique car elles sont synonymes de réflexion et de capacité d'abstraction. Ils évoquent l'abandon de l'autorité et la mise sur un pied d'égalité des parents, des enfants et des professeurs, qui empêche alors les jeunes d'exercer un jugement moral et les soumet à la tyrannie du groupe.

Pour les auteurs, ces différents éléments de blocage nous invitent à repenser l'approche de l'apprentissage en tenant compte à la fois du développement psychologique et social ainsi que du caractère artificiel des outils qui organisent les savoirs. Il leur apparaît indispensable de s'interroger à la fois sur le « comment » (absent de la transmission verticale/pédagogie d'imposition) et sur le « quoi » (absent de la pédagogie active). Ils proposent alors de mettre en place une « phénoménologie de l'apprendre », qui permettra de redonner aux compétences lire, écrire et compter, le *labyrinthe de significations* qui les accompagne.

Internet : la solution aux difficultés de l'école ?

La dernière partie de *Transmettre, Apprendre* présente les réflexions des auteurs autour d'une question fondamentale : faut-il encore apprendre à l'ère d'Internet ? Ils abordent cette question en s'interrogeant sur la capacité des enfants à apprendre, ou non en dehors d'une pratique de transmission « délibérée ».

Pour répondre à cette question, ils commencent tout d'abord par dénoncer l'« optimisme immodéré » de l'approche du philosophe Michel Serres quant à la capacité des « petites poucettes » à naviguer facilement et librement sur Internet et à s'approprier naturellement les connaissances. Ils présentent ensuite les résultats de différents rapports ministériels sur les apports et les influences des écrans sur les jeunes ainsi que sur les modalités d'apprentissage à mettre en œuvre avec les techniques numériques. Ce cadre étant posé, ils s'interrogent alors sur la nature des changements liés à ce qui est usuellement qualifié de « révolution numérique ».

Avant de développer cette étude, ils rappellent qu'une technologie ne bouleverse pas une société, mais qu'elle est l'écho d'une transformation de la société. Ils proposent ensuite une étude sur les changements possibles engendrés par Internet et les nouvelles technologies de l'information et de la communication sous trois angles : culturel, psychologique et épistémologique. La culture des écrans, la remise en cause des institutions culturelles et éducatives, la substitution des valeurs de l'école aux valeurs de libre-choix, de plaisir et de satisfaction immédiate, les pratiques numériques, la pratique simultanée de plusieurs activités (*multitasking*), la mémorisation, la dispersion de l'attention et les pratiques de lecture sont autant de points abordés dans ce chapitre, en lien avec des travaux de M. Desmurget, M. Wolf, A. Giffard ou encore N. Carr.

Les auteurs concluent cette partie en mettant à jour une nouvelle dimension de la mission des professeurs à l'ère du numérique : celle d'apprendre à déceler, décrypter, hiérarchiser, organiser, faire des liens, distinguer le vrai du faux, vérifier les sources, des informations présentes sur le net ; celle de montrer le chemin de l'information, du savoir, en somme.

En guise de conclusion, les philosophes Marie-Claude Blais, Marcel Gauchet et Dominique Ottavi, rappellent qu'au-delà de leurs contradictions de surface, transmettre et apprendre sont des pôles complémentaires de l'approche éducative. Il leur apparaît indispensable d'articuler les deux afin de mettre en place une pédagogie qui tiendra compte à la fois de la centralité de l'élève dans le processus d'apprentissage et de l'importance des mécanismes de transmission intergénérationnels.

L'ouvrage propose une analyse très riche, sérieusement documentée et transdisciplinaire de l'évolution du système scolaire et de ses défaillances. Les propositions des auteurs et leurs inquiétudes concernant l'introduction massive des techniques numériques dans le cadre scolaire alimentent et enrichissent le débat sur les pratiques éducatives contemporaines et font écho à de nombreuses interrogations sur la pertinence d'une telle pratique.

On peut néanmoins regretter qu'aucune approche politique de l'éducation ne soit proposée. En effet, il aurait pu être intéressant d'analyser les programmes de l'Éducation nationale et d'interroger les enjeux politiques de l'insertion massive du numérique (des TIC) à l'école.

HÉLÈNE GUILLOU

Université Bordeaux Montaigne

Designing with the mind in mind (2^e édition)

Jeff Johnson

Morgan Kaufmann, 2014

Présent dans le monde de l'interaction humain-machine (IHM) depuis plus de 35 ans sur la scène américaine et californienne (Xerox, Sun Microsystems, Hewlett-Packard), Jeff Johnson s'est fait connaître d'un public plus large par ses trois ouvrages de la série *bloopers* (2000, 2003 et 2007), ouvrages présentant des exemples de design web construits sur le modèle *faites/ne faites pas* popularisé par le très coloré Vincent Flanders dès 1998. Malgré le succès de cette série et la demande pour ce genre de publication de la part des lecteurs-praticiens, on pouvait très certainement attendre une contribution un peu plus fondamentale de ce diplômé en psychologie de Yale (B. A.) et Stanford (Ph. D.). Avec la sortie de la 1^{re} édition de *Designing with the mind in mind* (2010), Johnson vient combler les attentes en proposant un véritable exposé de notions psychologiques à l'usage des designers d'interfaces. La deuxième édition de l'ouvrage poursuit dans la même voie en proposant quelques enrichissements transversaux, une refonte du premier chapitre sur les biais perceptuels et, de façon plus visible, en faisant passer la table des matières de 12 à 14 chapitres pour traiter de la prise de décision et des lois guidant la coordination main-œil (la Loi de Fitts essentiellement). Si la psychologie cognitive accompagne l'IHM depuis les débuts de la discipline, elle n'était toutefois, à l'époque, l'apanage que de quelques initiés. Les années 2010 marquent certainement le commencement d'une tendance lourde chez les auteurs s'adressant aux praticiens (Ware, Weinschenk, Johnson, etc.) : les fondements psychologiques sont maintenant à jour, expliqués et contextualisés pour le design et le designer d'interface. Confirmation d'une nouvelle ère épistémologique, si on peut dire.

Dans cet ouvrage à l'usage des praticiens, Johnson brille d'au moins trois façons. D'abord, en privilégiant l'exposé cohérent et suivi de fondements psychologiques constituant les chapitres (fonctionnement et limites de la mémoire, propriétés de l'attention, biais perceptuels, etc.), il présente à son

lectorat non pas une liste désincarnée de principes sans lien explicite les uns avec les autres – et cela dit avec le plus grand respect pour des ouvrages importants et incontournables comme *Principes universels de design* (Rockport et Eyrolles), construit en liste –, mais bien une réelle leçon de science. Les principes et *guidelines*, certes encore et toujours essentiels, ne sont pas ici les entrées principales mais bien des éléments consécutifs et intégrés à l'exposé scientifique. Cette organisation de l'information contribue à doter l'ouvrage d'une dimension argumentative supplémentaire, ce qui le rend plus riche et plus dense que la plupart des ouvrages du même créneau adressés au même public.

Ensuite, il faut souligner la pertinence, la quantité et la variété des exemples présentés en appui aux propos, qu'il s'agisse de la théorie en début de chapitres ou, le cas le plus fréquent, lors de la présentation des principes de design découlant de la théorie. Bien qu'on assiste à la reprise du modèle *faites/ne faites pas* dans plusieurs cas d'exemplification, on ne retrouve pas les fréquents dérapages des premiers ouvrages du genre (ex. : sélection de cas limites, exemples forgés et peu réalistes, exemplification sans nuance). Outre les exemples tirés du web ou d'autres systèmes d'information, l'ouvrage présente çà et là quelques figures et tableaux – fort bienvenus – venant soutenir l'exposé de façon très efficace.

Enfin, sur le fond des choses, on peut se réjouir du traitement théorique qui ne fait pas dans les clichés. Par exemple, la majorité des ouvrages pratiques produits dans le domaine évoquent très souvent la fameuse règle du 7 ± 2 (en référence à la capacité de traitement de la mémoire de travail). Johnson cesse de cultiver cette donnée colportée de façon inégale depuis 1956 et introduit la « nouvelle » limite (4 éléments) et toutes les précautions à prendre lorsque vient le temps d'évoquer les capacités de cette partie de la mémoire. Autre exemple, dans le chapitre sur la vision colorée, en plus d'évoquer des éléments évolutifs fort captivants, il n'hésite pas à présenter la révision du « statut » des bâtonnets (ces photorécepteurs sensibles au mouvement et aux faibles contrastes lumineux) : dans nos environnements sur-illuminés, ces derniers ne seraient plus très utilisés. Et Johnson de nous rappeler qu'ils étaient fort utiles pour distinguer les prédateurs de nos ancêtres dans la pénombre ou encore en veille auprès du feu devant la grotte.

Les ouvrages de ce genre sont essentiels pour le futur de la discipline. Insuffisamment formés à la psychologie, les praticiens sont très souvent en déficit d'expertise pour justifier leur intervention ou pour documenter une problématique. Dans l'avant-propos, c'est Stuart K. Card lui-même qui insiste sur l'importance de cette base scientifique pour les développements futurs de l'IHM. Intégrer et développer une telle base permettrait notamment de sortir

du tout-puissant paradigme du test A/B – qui condamne à l’essai-erreur sans vraiment injecter de savoirs réels et durables en IHM – et d’entrer, à tout le moins en partie, dans celui de l’évaluation expliquée par la science, ce qui permettrait une plus grande capacité prédictive et générative. Card évoque encore la codification de la connaissance, ce qui permettrait à la discipline de mieux nommer les phénomènes dont elle se préoccupe. Qui nomme bien comprend mieux. Si l’IHM est peut-être encore loin de voir naître la synthèse complète et à jour en ce qui a trait aux connaissances psychologiques à relayer et à adapter, l’ouvrage de Johnson constitue un jalon certain vers cette destination. Vivement la 3^e édition dans quelques années !

ÉRIC KAVANAGH

École de design, Université Laval

Des images et des mots

Cognition et réflexivité dans la communication

Jean-Pierre Meunier

Louvain-la-Neuve, Academia – L’Harmattan, 2013

L’ouvrage de Jean-Pierre Meunier fait partie des travaux qui jalonnent et clarifient la compréhension des rapports entre activité cognitive et processus de communication. *Des images et des mots* aborde les questions complexes des opérations mentales qui accompagnent et sous-tendent nos dispositifs d’interprétation des signes iconiques et langagiers. Plus particulièrement, il propose un exposé introspectif sur les facultés imaginatives, logiques et inférentielles activées lors de nos échanges médiés par l’image et le langage parlé, qui rétroagissent sur la pensée et la conditionne dans une certaine mesure.

Cette recherche s’inscrit dans le projet d’approfondissement des relations entre cognition, communication et média de l’auteur, entamé dans sa précédente publication *Approches systémiques de la communication*¹. En mettant ici l’accent sur la réflexivité et les dimensions les plus fondamentales de l’expérience communicationnelle (imagerie et discours), ce livre compare différentes productions signifiantes (iconiques, langagières, et mixtes) selon des niveaux d’abstraction et des points de vue différenciés. En situant son

1. J.P. Meunier (2003), *Approches systémiques de la communication*, Bruxelles, De Boeck.

approche au niveau phénoménologique d'explicitation de l'expérience subjective des sujets communicants, cette étude se structure en cinq parties.

Dans la première partie sont introduites quelques grandes aptitudes cognitives dont le retour réflexif sur l'expérience subjective de la communication est graduellement mis en exergue. Du rôle des capacités mimétiques à l'abduction en passant par l'intégration conceptuelle, l'examen détaillé d'opérations de la pensée révèle progressivement la manière dont se construisent et interagissent nos représentations mentales sous l'influence de l'expérience du dialogue interindividuelle (communication) et du « dialogue intraindividuelle (réflexion) » (p. 124). Qu'elles soient transitoires, s'appuyant ou non sur des connaissances préalables, ces représentations internes déploient également leur richesse et leur complexité dans leurs articulations, leurs enchâssements et leurs évolutions dynamiques avec les différents contextes de communication. S'appuyant principalement sur l'intervention de théoriciens de la sémantique cognitive, cette section théorique construit l'épine dorsale de l'ouvrage sur la base de ces opérations de base de la pensée et de leurs spécificités.

La deuxième partie s'attache à reconnaître certaines relations entre, d'un côté les médiations iconiques et verbales, et de l'autre les aspects cognitifs généraux abordés précédemment. Elle présente le travail cognitif du récepteur et la « variation en extension » (p. 110) du message par l'étendue des contextes activés et la profondeur de l'élaboration mentale. Entretenant par nature des rapports différents avec les représentations internes, médiations langagières et iconiques sont analysées séparément pour identifier leur participation spécifique à la construction de modèles mentaux, et les transformations liées à leur projection dans le monde extérieur. La médiation iconique est approchée comme un processus impliquant fortement le corps par projection mimétique. L'influence des « contextes » et « schémas » variés (p. 70-78) convoqués par les images, par leur prédétermination importante ou la diversité d'accommodation perceptive est ensuite mise en évidence. L'implication d'opérations de complexité et de réflexivité croissante explicite en outre comment notre aptitude cognitive participe à rapprocher, par superposition ou juxtaposition, des éléments iconiques habituellement distants. La médiation linguistique est elle envisagée comme une production sémiotique culturellement élaborée qui médiatise notre rapport au monde, aux autres et à nous-mêmes. En soulignant certaines caractéristiques des signes linguistiques, ce chapitre précise également la réflexivité propre à la manipulation des signes linguistiques, agissant sur nos propres représentations, ainsi que la dimension profondément intersubjective de toute pensée discursive. La communication par le langage

parlé est enfin problématisée par sa forte dépendance sociale et par des raisonnements logiques spécifiques.

La troisième partie approfondit des aspects cognitifs et relationnels liés au langage. Elle décrit comment des aspects psychosociaux de partage d'attention via les signes langagiers permettent, entre autre, d'engendrer des phénomènes de centration et de décentration entre les interlocuteurs. Le rapprochement entre l'exercice du langage et les capacités imaginatives et logiques donne l'opportunité d'exposer comment certaines opérations cognitives favorisent des « mises en profil » (p. 37) dans nos modèles mentaux, des ajustements de points de vue, et explique de manière plus large le rôle que joue les signifiants dans la distanciation réflexive et la compréhension du réel.

La quatrième partie considère les relations entre les instruments et supports de communication et les opérations cognitives impliquées dans les processus communicationnels. Ce chapitre s'organise autour de la comparaison entre l'écriture, comme médium de renforcement de la pensée logique et de « d'autonomisation du discours intérieur » (p. 212), et les technologies de l'imagerie, conservant un rapport d'analogie avec nos représentations internes et favorisant les effets fusionnels et participatifs. Une exploration plus poussée du cas du cinéma, autour de la question du « langage cinématographique », apporte un éclairage sur les processus distinctifs de distanciation réflexive et de conceptualisation de l'image cinématographique

La cinquième partie, en s'appuyant sur les précédentes, envisage les interactions complexes entre les médiations iconiques et langagières dans leurs rapports et combinaisons au sein de médias spécifiques. Ce dernier chapitre du travail présente une série de bipolarité comme clés de lecture et analyse comment, associés l'un à l'autre, les signes de nature différente modifient l'ajustement perceptif, la conscience du rapport intersubjectif et favorise ou non la décentration et la distanciation réflexive. Dans leurs nuances et modulations, quelques articulations entre langage verbal et images sont examinées pour illustrer les mécanismes par lesquels les différents aspects des messages peuvent se combiner de manière très variée pour orienter la réception d'un message.

Ce travail, dont les concepts sont illustrés par des exemples issus des domaines de l'art, de la publicité ou de disciplines scientifiques, s'adresse à toute personne s'intéressant aux liens entre la communication et les diverses formes de l'activité cognitive. Dans le flux constant des informations et formes médiatiques qui nous entoure, cette publication offre une prise de distance et un regard instructif sur nos activités communicationnelles dans nos rapports aux autres et à nous-mêmes, et fournit des clés de lecture pour mieux

comprendre nos mécanismes réflexifs et les rapports d'interdépendance entre technologie, communication, cognition et culture.

GUILLAUME JOACHIM

Doctorant, Université de Liège

L'Imaginaire industriel

Pierre Musso

Éditions Manucius, 2014

Pierre Musso, instigateur en 2010 de la chaire « modélisations des imaginaires, innovation et création », dirige la petite collection éponyme dont la vocation est de rendre disponible les conférences présentées lors des rencontres des « Juedis de l'imaginaire ». L'objet de cette chaire de recherche fondamentale et appliquée est « l'expérimentation et la formation sur les imaginaires des acteurs engagés dans les processus interdisciplinaires d'innovation et de création et sur les nouvelles formes industrielles ».

Dans cet ouvrage, Pierre Musso introduit la notion d'imaginaire industriel et en retrace la généalogie depuis ses sources, à la moitié du XVII^e siècle, jusqu'à ses développements actuels, qui s'incarnent dans les industries du numérique. L'auteur examine tout d'abord l'association de deux notions *a priori* sans articulation, l'imaginaire et l'industrie. Pour lui, l'imaginaire se définit surtout comme un « langage fait de narrations, de récits et d'univers de formes et d'images dynamiques ayant une certaine cohérence ». L'industrie, quant à elle, désigne étymologiquement l'ingéniosité attachée à un savoir-faire, puis les « opérations qui concourent à la production et à la circulation des richesses ».

Pierre Musso met ici en lumière les relations étroites qui se construisent, au fil des siècles, entre les imaginaires des techniques industrielles et les imaginaires culturels.

Pour aborder l'émergence de l'imaginaire industriel et l'institutionnalisation progressive de l'industrie au cours du XIX^e siècle, il retrace l'influence des philosophes qui en ont permis la réalisation. C'est en particulier chez ces deux théoriciens importants, Saint-Simon et Auguste Comte, qu'il puise ses références. Pour Saint-Simon, l'industrie revêt de nombreuses vertus, garantes de prospérité et d'équilibre de la société. Il est également le premier à associer science et industrie, en les présentant comme complémentaires. Auguste Comte et Michel Chevalier, disciples de Saint-Simon, célèbrent l'industrie. Les

cérémonies industrielles traversent le XIX^e siècle avec des expositions, des musées, des événements.

Musso met en évidence que l'imaginaire industriel est réversible, tantôt paradisiaque, tantôt infernal. Cette dualité se développe encore au XX^e siècle, articulant d'une part l'imagerie de l'usine polluante et aliénante et d'autre part l'industrie du luxe et du loisir. Elle s'incarne dans de nombreux discours idéologiques et littéraires.

Les « industries de l'imaginaire » issues de l'imaginaire de l'industrie se déploient dès la seconde moitié du XVIII^e siècle. Ce sont elles qui « mettent en récit » l'industrie. Elles reposent selon Pierre Musso sur trois articulations : l'industrialisme de Saint-Simon, le « hollywoodisme » associé à la rationalisation fordiste et taylorienne de la production industrielle (les « industries culturelles ») et le « siliconisme » associé aux technologies du numérique. Par-là, Musso parvient à créer un cheminement historique et théorique crédible pour sa thèse. Il conclut sur trois idées majeures, qui montrent les transformations possibles de l'industrie. La première est la dialectique entre l'industrie et la nature, une idée qu'il avait déjà développée plus tôt à propos de la formation de l'esprit industriel. Cette dialectique aboutit à la désindustrialisation et à la mort progressive de l'industrie ou à son alternative, l'évolution vers l'écologie industrielle, qui fait cohabiter la maîtrise de la nature aux besoins de production.

La seconde est la décentralisation industrielle, qui s'incarne dans les mouvements de la fabrication personnelle et numérique, par exemple celui des *makers*. Enfin, Musso entrevoit le scénario de la réinvention continue de l'industrialisation, à travers la troisième révolution industrielle, prophétisée par l'économiste Jeremy Rifkin. De ce tryptique, l'auteur retient surtout qu'il aboutit à « du naturel et du numérique collés sur du machinique », sans livrer sa conviction sur les contours précis du scénario qu'il privilégie.

BENOÎT DROUILLAT

Président des Designers Interactifs

